

JARDIN DE L'ARTISTE EN GALERIE DE PORTRAITS

Anaël Pigeat Critique d'art

Les âges de la vie, l'adolescence en particulier, les gestes, la tendresse et la violence rentrée... tels sont les thèmes qui traversent l'œuvre de Françoise Pérovitch.

Ses peintures récentes montrent des personnages, enfants ou jeunes adultes, souvent les yeux fermés ou les mains sur le visage. Elle dessine parfois des animaux ou des créatures hybrides mi-humaines mi-animales qui se détachent en général de fonds neutres, clairs ou sombres. Les éléments de décor quand ils existent sont à peine esquissés. Plus discrets, peut-être plus intimes, les sujets du paysage et du jardin sont moins visibles au premier regard, pourtant présents depuis ses premières recherches. Cet univers est lié à des souvenirs d'enfance dans les prés de Savoie, où ses grands-parents étaient agriculteurs, où ils avaient des animaux, et où son père faisait un jardin.

À Verneuil-sur-Avre en Normandie où elle est installée, Pérovitch « fait » elle-même son jardin autour de sa maison, comme une œuvre. Elle le raconte volontiers, c'était autrefois un mini-jardin à la française, qu'elle décompose en ouvrant des haies pour dessiner des perspectives, en ajoutant des couleurs et en imaginant des points de vue. « Cela crée une relation à l'extérieur, au vent, au froid, au soleil, à l'action et à la contemplation », remarque-t-elle. Faut-il souligner qu'entre-temps, son atelier a eu pour adresse à Paris la rue des Maraîchers ?! Depuis peu, ces sujets remontent à la surface de son œuvre. Ainsi s'expliquent peut-être les raisons pour lesquelles elle a choisi, pour les « Dialogues inattendus » au musée Marmottan Monet, un tableau que Berthe Morisot a simplement intitulé *Roses trémières* (p. 25), dans lequel elle éprouve la présence du vent dans les feuilles, la familiarité d'un jardin à la fois sauvage et habité. En guise d'introduction à cette conversation sur un jardin, nous avons tenté de souligner le resurgissement de ce thème dans son œuvre.

Dès ses débuts, au milieu des années 1990, Pérovitch fait entrer la nature même dans ses œuvres : elle met en place une série « Herbiers » dans des cahiers d'écolier. Comme des bouffées d'oxygène insufflées dans l'univers scolaire, elle colle sur ces pages des herbes et des pétales séchés autour desquels elle dessine. Ces gestes donnent lieu à des saynètes aux accents surréalisant. Un sportif musclé plonge sur une fleur, un autre porte un pétale, un couple agite des fleurs comme des ombrelles. Ces fragments de réel fixés sur la page servent de déclencheur au dessin. Se pose dans cette série

la question de l'échelle, cruciale dans son travail. Avec une pointe d'humour ou d'ironie, elle fait en sorte qu'une brindille suggère un arbre, qu'un penseur s'appuie tout entier sur la pointe d'un pétale. Le minuscule devient monumental. Ces herbiers sont des créations spontanées, évidemment dépourvues de toute vocation scientifique. Au fil de ses expérimentations, elle inclut même des plantes pressées dans des monotypes qu'elle conçoit à cette époque, afin de créer des réserves dans ses productions.

Depuis ses origines, le jardin pourrait être perçu comme le hors-champ des tableaux de Pérovitch ou de ses sculptures, un élément invisible mais présent à son esprit. En 2011, le musée de la Chasse et de la Nature à Paris l'invite pour une exposition décisive. Le sujet du décor végétal pouvant camoufler des objets s'impose à elle, à travers notamment une grande tête de lapin en céramique réalisée à la Manufacture de Sèvres, pour laquelle elle avait élaboré un décor d'émail en camouflage.

L'exposition « Passer à travers » (2019) pour la Galerie des enfants du Centre Pompidou revêtait des airs de théâtre de verdure. S'y posaient les questions de la traversée, de la promenade, et celle du point de vue, fondamentale dans les jardins anglais. Que regarde-t-on ? Comment se positionne-t-on ? Un peu plus tard, Pérovitch a même intitulé « Verdures » une autre de ses expositions, chez Liaigre à Paris. Comme elle le révèle, elle avait initialement songé au titre « Paysages à l'estomac », en raison des vues de nature imprimées sur des tee-shirts portés par des jeunes gens. En cela, elle s'est inspirée du vocabulaire des liciers, auquel appartient ce mot de « verdure » qui désigne des tentures en tapisserie dont le décor est principalement végétal, un monde sauvage stylisé, un monde reconstruit qui relève des idées, d'une forme d'abstraction, ni illusionniste ni naturaliste.

Le jardin se retrouve enfin indirectement dans les sculptures de Pérovitch, car elle a été jusqu'à intégrer des plantes dans ses compositions – en général pensées pour être installées en plein air. C'est le cas d'*Île* (2017), exposée au Petit Palais au moment de la Fiac la même année : des herbes vertes poussaient au sein même de la sculpture dans un paysage miniature. D'autres sculptures ont été installées dans le jardin du musée de la Vie romantique lors de l'exposition « Aimer rompre » (2023), et dans le parc du château de Fontainebleau la même année dans le cadre de son exposition « Grandeur nature » : une façon de sculpter le paysage en y ajoutant des personnages en émail et d'utiliser les massifs comme une composante de ses créations. En sculptrice du vivant, Pérovitch engage alors une conversation avec la force et la fragilité de la nature, sa perfection et ses imperfections.

Il y aura des débordements. Dans les pas des nombreux personnages de Françoise Pérovitch, le jardin dormant s'est répandu. Dans sa série « Soleils », présentée au musée Marmottan Monet, en dialogue avec les *Roses trémières* de Berthe Morisot, les tournesols ont justement pris la place des personnages. Françoise Pérovitch en fait des portraits. Portrait de l'artiste en jardinière. Jardin de l'artiste en galerie de portraits.